



HAL
open science

Géotemporalité de l'enfer dans le "Guero" de Pedro de Axular

Aurélie Arcocha-Scarcia

► **To cite this version:**

Aurélie Arcocha-Scarcia. Géotemporalité de l'enfer dans le "Guero" de Pedro de Axular. Lapurdum, 1999, IV, pp.95-104. artxibo-00000105

HAL Id: artxibo-00000105

<https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00000105>

Submitted on 13 Apr 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aurelia ARCOCHA-SCARCIA

GÉOTEMPORALITÉ DE L'ENFER DANS LE *GVERO* DE PEDRO DE AXULAR

Eta cergatic haur hunela ? Cergatic hunenbait gaitz eta pena ? Eta cergatic fin gabe, accabantçaric gabe, eta accabantçaric içaiteco esperantçaric ere gabe ? Cergatic ? Beccatu mortal baten gatic. Ceren asco da bat.

“Et pourquoi en est-il ainsi ? Et pourquoi tant de maux et de peines ? Et pourquoi sans fin, sans achèvement et même sans l'espoir en l'existence d'un achèvement ? Pourquoi ? Pour un péché mortel. Car il en suffit d'un.”

P. de AXVLAR

Après avoir multiplié les mises en garde contre des péchés capitaux (paresse, colère, adultère, fornication), abondamment illustrées d'exemples et de citations latines renvoyant aux Docteurs de l'Église, à la Bible et à l'antiquité gréco-latine, Axular, le long des quatre derniers chapitres du livre, usera de tout son talent de rhéteur pour convaincre le lecteur/pécheur d'abandonner définitivement la voie dangereuse menant vers la damnation éternelle.

Car il s'agira, précisément, entre le chapitre 56 et le chapitre 60 qui ferme le livre, de s'attarder enfin sur ce danger évoqué de façon obsédante depuis le tout premier chapitre, depuis le titre *Gvero* : la fuite vers le futur d'un temps non contrôlé qui mène irrémédiablement vers l'Enfer. L'antithèse Paradis/Enfer vite concurrencée par celle, vie ici/vie là-bas (en Enfer) en sera la figure d'angle, d'autres figures de construction (parallélismes, hyperboles, gradation...), de répétition (anaphores...) et les divers tropes (comparaisons et métaphores) et intonations musicales de certains fragments du discours (accumulation des interrogations, des exclamations) achèveront l'ensemble de la construction rhétorique.

L'Enfer d'Axular, on l'aura compris, est bâti sur la peur... Le Dieu qui punit est intraitable, vengeur, insensible à la miséricorde, *In inferno nulla est redemptio*... Le référent majeur choisi par Axular est Thomas d'Aquin, qu'il choisit pour guide. (Axular 1643, 574)

L'Enfer qu'il nous présente est un lieu unique et singulier où a lieu le châtiement pour l'éternité ; ce lieu, *ifernua*, dont l'étymologie latine souligne bien la situation géographique, se situe “en bas”...

Mais les réminiscences antiques ne sont pas loin. Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil aux diverses citations latines pour se rendre compte que *l'infernus* singulier côtoie les inferni, “les lieux d'en bas” nous transportant un court instant vers les Enfers d'Homère et de Virgile¹... (Axular 1643, 583, 585, 617)



"L'homme chargé des 7 Péchez Mortels."
 Lagniet, *Recueil des plus illustres proverbes*, pl. 74 (1657)

Dans les citations tirées de saint Chrisostome (Axular 1643, 573, 577), nous glissons encore vers une autre référence : *Gehenna*, la géhenne ou la *Ge-hinnom*, la vallée de Hinnom “où l’on passait les enfants au brûloir” (Brunel 1975). *Inferni* et *Gehenna* seront également traduits par le substantif singulier *Infernu* en basque.

L’Enfer d’Axular sera donc un lieu souterrain, il faudra y descendre comme Orphée et Dante le firent. Mais là s’arrête la comparaison.

Chez Axular l’Enfer prend toute la place, il n’y a qu’une simple mention pour le Purgatoire (Axular 1643, 614) et une succincte évocation pour les enfants sans baptême séjournant dans les Limbes (Axular 1643, 578).

Évoquer l’Enfer, c’est jouer sur la peur, l’utiliser, la rhétorique étant là pour affûter l’argumentation. Et dans la naissance, l’amplification de cette peur, la géographie et le temps joueront un rôle fondamental.

A. Configurations topographiques et architecturales

Pour cette première partie je suivrai Pierre Brunel en me demandant, premièrement, quelle est la topographie de l’Enfer d’Axular (y a-t-il une structure morphologique, une hydrographie, une climatologie ?) et, deuxièmement, quelle en est l’architecture.

A.I. Topographie

A.I.1 : morphologie

L’Enfer-ci, *ifernua*, a-t-il été dit, ne peut que se situer qu’en bas. (Axular 1643, 580).

Cette voie est sans issue, elle ne mène qu’à un seul lieu (*infernus*). On y descend, semble-t-il, par une cavité souterraine qui chemine dans les profondeurs, “à l’intérieur de la terre” *lurrean barrena*, “au-dessous de nous” *gure azpian*. Il s’agit d’une immense caverne située “dans le lieu le plus bas”, *leccuric behereanean* et “vers le centre”, *centruaren aldean*. Aucun échappatoire n’est possible puisqu’il est “clos de tous côtés, sans portes, ni fenêtres”, *alde guztietarik hertsia atheric eta leihoric eztuena*. (Axular 1643, 580). Lieu hermétique, “qui ne laissera ni la possibilité de respirer, ni à la lumière et à l’air la possibilité de pénétrer”, *hats hartceco eta arguitceco edo haiceren sartceco bideric ere içanen eztuena* (Axular 1643, 587)

Après cette première présentation extérieure très imagée mais en même temps assez vague pour laisser à l’imagination tout le loisir de vagabonder, Axular fait pénétrer le lecteur à l’intérieur d’un lieu virtuel qui n’existe encore qu’à l’état latent (le futur qui sera utilisé sera donc d’importance). Le destinataire a encore, ne l’oublions pas, un espace temporel plus ou moins restreint mais réel, pour se repentir puisqu’il n’a pas passé le cap de la “première mort”.

Axular présente, mais sans insister sur les supplices physiques, les condamnés qui y souffriront la damnation éternelle (*Eta han, ifernu hartan egonen dira condenatu guztia*, “et là-bas, dans cet Enfer-là séjourneront tous les condamnés”).

Ce lieu est en même temps la réponse apportée au questionnement induit par le titre de l'ouvrage, *Gvero*, "Après". Qu'y a-t-il, en effet, *après* [la vie terrestre] ?

Mais revenons à la topographie pour nous interroger sur l'existence ou non d'une hydrographie.

A.I.2 : hydrographie

La réponse est simple, il n'y a point d'eau et donc point d'hydrographie. Seule l'eau solidifiée est évoquée au travers de la querelle scolastique, l'Enfer est-il chaud ou froid ? Et Axular de répondre, après Domingo de Soto, le "grand Docteur" *Doctor handi*-a que l'Enfer ne peut pas être froid, qu'il n'y aura "ni neige, ni glace, ni autre espèce de froid", *eztela ifernuan içanen, elhurric, hormaric eta ez bertce hotz suerteric*. (Axular 1643, 583, 584)

Il y a cependant bien une climatologie.

A.I.3 : climatologie

Dans ce lieu où règne la nuit éternelle, sans que jamais aucune aurore ne vienne poindre (Axular 1643, 599), règne une chaleur extrême et donc un climat extrême. La comparaison avec le four (*labe gori beroan*) est très parlante. Le four est aussi une image dégradée de la gueule infernale (tellement présente dans l'iconographie) dans laquelle sont enfournés les damnés.

Un seul feu y règne (feu extérieur et feu intérieur) mais on n'y brûle pas forcément de la même façon. Axular suit Thomas d'Aquin : ce feu, l'instrument préféré de la justice divine (*instrumentum divinae justitiæ*) s'attaque à chacun différemment, en différents lieux.

Il y a donc un seul feu mais diverses lueurs et chaleurs, tout cela dans une sorte de brouillard sombre (Axular 1643, 587) car la nuit, bien qu'éternelle, n'est pas totale... Il ne faut pas qu'elle soit totale pour que le châtement, lui, le soit (d'où la "peine des cinq sens")... (Axular 1643, 587-589).

A.II. : architectures

A.II.1 : l'enceinte

Il y a une concurrence entre l'image naturelle de la caverne, de la grotte et l'image architecturale. Axular évoque précisément des "portes" et des "fenêtres" car l'Enfer est, rappelons-le, hermétique.

Les murs de cette grotte sont donc autant d'enceintes qui isolent et ferment ce lieu pour en faire une zone interdite. Mais aux parois/murs de la caverne s'ajoutent deux "enceintes" de feu, l'une intérieure, l'autre extérieure :

... *egonen dira condenatu guztiaç, alde guztietaric, campotic eta barrenetic suz inguratuac*, "tous les condamnés seront environnés de feu de tous les côtés, de l'extérieur et de l'intérieur" (Axular 1643, 580, 581)

C'est qu'il faut contenir "le peuple des morts" en édifiant "des barrières", des "clôtures", une "muraille" (Brunel 1975, 97), qui rendent impossible toute communication entre les deux mondes, celui des sauvés et celui des condamnés.

A.II.2. : la porte

Axular traduit le substantif latin *ianua* par *athe* ce qui nous renvoie directement à l'image architecturale ; *ianua*, contrairement à *porta*², signifiant "la porte d'une maison". (Axular 1643, 597)

Ce lieu dont l'orientation générale est précise (il est situé, nous l'avons dit, "en bas") devient de plus en plus vague au fur et à mesure que l'on s'en approche ("vers le centre"). Ce lieu, à la fois lieu naturel et lieu architectural, est un genre d'immense cachot ardent où la porte occupe une place primordiale : on y entre mais on n'en sort pas. Il faut donc bien qu'elle puisse s'ouvrir de l'*extérieur* et se fermer sans que de l'intérieur une ouverture soit possible.

Élément central du domaine infernal, la porte (fermée) va aussi fonctionner de façon métaphorique en créant de nombreux tropes qui figureront la condamnation divine (portes fermées de l'espérance, de la miséricorde etc.). L'ensemble de ces métaphores sont extrêmement communes et pourraient aisément acquérir un caractère figé, elles n'en demeurent pas moins très évocatrices à cause des divers procédés répétitifs utilisés par l'auteur :

Clausa est ianua. Hertsia da halacoentçat misericordiaren athea (sic), vrricalmenduarena, arartecotasunarena, merecimenduarena, garaciarena, finean ontasun guztiena. La porte est fermée. "Pour eux, la porte de la miséricorde s'est fermée, celle de la pitié, celle de la médiation, celle du mérite, celle de la grâce, celle, enfin, de tout bienfait." (Axular 1643, 597)

B : Configurations temporelles

B.I. : la pétrification du temps

À la géographie représentable s'ajoutera une géographie mentale de la terreur fondée sur la non-représentativité. Afin de provoquer le plus d'éloignement possible entre ces deux pôles, Axular utilisera deux figures stylistiques fondamentales : l'antithèse et la répétition (y compris les intonations, d'où l'importance de la répétition, par exemple, des interrogatives). C'est ainsi que de l'antithèse entre l'univers cernable, concevable et celui qui n'est ni concevable, ni cernable, naîtra le sentiment vertigineux de l'insondable.

Si l'on devait représenter un tel "sentiment", on pourrait opposer le point (•) à l'infini (∞).

Le point représente un état mental linéaire, qui a un "point de référence" stable (ce qui ne signifie pas immobile) : le paroissien de base qui vit au jour le jour un quotidien fait de misères doit pouvoir "imaginer" l'Enfer d'après l'expérience de la souffrance terrestre qui est la sienne. Ainsi les références à la maladie servent-elles à signifier au destinataire que ces souffrances-là, toujours partielles, ne sont rien en comparaison des souffrances, totales, absolues de l'Enfer. Ces évocations nous permettent aussi de voir que le problème majeur des paroissiens d'Axular est la santé :

Han içanendu condenatu on beharrac buruan min handia, hortz-haguinetan oiñhace bortitza, bihotzean dolore errabiatua, gorputzean cota, harri, iccara, succar, finean ahalditaqueyen eritasun guztiac.

"Le misérable condamné y aura un grand mal de tête, une terrible douleur aux dents, une souffrance enragée au cœur, la goutte, la gravelle, le tremblement, la

fièvre dans le corps, en somme toutes les maladies qui puissent exister.” (Axular 1646, 589)

Il faut que le destinataire imagine l’immobilité (antithèse) qui sera évoquée ultérieurement par l’état mouvant, changeant (thèse) qui est celui du monde dans lequel il vit :

Mundu hunetaco gauçac eztaude behin ere crozca batean, igaiten, eta iausten dira : egiten eta desegiten dira. Baditu itsasoac bere gora beherac, bere mareac, eta muthantçac. Presunac, haciendac, etcheac, onac, eta eritasunac ere, eztaude behin ere batetan.

“Les choses de ce monde ne demeurent jamais au même point, elles s’élèvent, elles s’abaissent : elles se font et se défont, elles changent souvent. La mer a ses hauts et ses bas, ses marées, et ses transformations. Les personnes, les bêtes, les maisons, les biens, et les maladies aussi, ne demeurent jamais en l’état.” (Axular 1643, 600)

C’est que, nous avons déjà eu l’occasion de vérifier, le point fixe n’est pas immobile.

Cette variabilité du monde est rassurante, la personne y a sa place.

Face à ce point mobile tout en étant stable, où le destinataire a ses repères, où le temps s’écoule à la fois de façon linéaire (avec un passé, un présent, un futur), et cyclique (morts/naissances, “roue” de la vie), s’élève l’univers des damnés auxquels est dévolu un monde étrange, inconnu.

Le damné est hors de tous les points de repères qui font le quotidien de l’être vivant, il n’a jamais de paix, Axular, reprenant le prophète Isaïe, fait remarquer que *vermis eorum non morietur*, “leur vers ne mourra pas” (Isaïe, 66-24).

Son temps est immobile, pétrifié :

Cer ahal dateque bada tormenta handi agoric, eta necca garri agoric, bethiere leccu batetan, eta molde berean higitu gabe, aldatu gabe, eta muthatu gabe, harritua beçala, penatan, gueldi egoitea baiño ?

“Y a-t-il donc tourment plus grand et plus affligeant, que de rester immobile en peine, éternellement en un lieu, et de la même manière, sans se mouvoir, sans changer, et sans se transformer, comme pétrifié” (Axular 1643, 601)

Le futur est devenu présent mais le passé, le souvenir du passé (c’est à dire de la vie terrestre), ne disparaît pas. Ne doit pas disparaître afin que le remord agisse comme châtement supplémentaire. Ce paradoxe, impossible dans la vie terrestre où le passé n’existe qu’en fonction d’une dynamique temporelle d’où le présent et le futur ne peuvent être ôtés, est parfaitement possible en Enfer, car toute souffrance étant possible, celle de la conscience l’est aussi...

La peur que cette évocation provoque chez le destinataire ne peut évoluer vers la terreur que si le destinataire accorde une attention spéciale aux abysses.

B.II. : les abysses spatiaux-temporels

L’image la plus “concrète” de l’abysse pour l’homme de l’époque du *Gvero*, comme pour ses ancêtres, est celle de la mer (Delumeau 1978, 50-102). Elle figure l’insondable, l’angoisse sans nom, la mort.

Pour le Basque des rivages de l'Atlantique (et au-delà puisque plusieurs habitants de Sare, précisément, sont marinières), elle correspond cependant à une réalité ambivalente, à la fois source de nourriture et de richesses (produits de la chasse à la baleine et de la pêche à la morue), et mortelle car nombreux sont les hommes (jeunes surtout) qui meurent au cours des traversées ou, aux *terres neuves* (de maladies, au cours d'incidents avec les Anglais etc.). On retrouvera ainsi l'image de l'homme cherchant désespérément la "planche de salut" et qui, ne la trouvant pas (elle apparaît, en revanche, chez Etcheberri de Ciboure) va sombrer, comme son navire, dans les profondeurs abyssales. (Axular 1643, 598)

La machinerie de la terreur mentale développée par le prédicateur va cependant aller encore plus loin. Des images comme celle de la fourmi ou du grain de mil, cent fois rebattues, seront utilisées à cette fin. Elles induisent une antithèse entre la petitesse et l'immensité.

C'est que le choix n'est évidemment pas innocent... Il ne s'agit pas, en effet, d'une petitesse singulière : *innombrables* sont les fourmis et *innombrables* les grains de mil... Tellement que *compter* devient impossible. (Axular 1643, 604)

La pierre angulaire de la plus grande des peurs sera donc le nombre, abondamment utilisé déjà dans la Bible et en particulier dans l'Apocalypse.

On rejoint ainsi le summum de l'insondable, l'infini, grâce à la répétition incantatoire de chiffres tellement multipliés qu'ils sont irréprésentables, qu'ils en deviennent abstraits : *ehun milla millaren urthetan*, "dans cent mille mille ans" ; *milla vrthetaric, milla*, "de mille en mille ans" (Axular 1643, 604, 605)

La répétition obsédante, vertigineuse des nombres "matérialise" ainsi un futur sans fin, un passé sans fin où l'on subit la peine de la *mauvaise* conscience mais où, la peine que l'on subit étant *en dehors* du temps, on ne se souvient depuis quand on la subit :

Badu milla, eta seyetan ehun vrthe eta guehiago, "Il y a mille six cent ans et plus" ; *Eta hemendic berce milla, eta seyetan ehun vrtheren buruan*, "Et au bout d'un autre mille six cent ans".

La parallélisme des deux phrases, la répétitions des mêmes nombres pour le "passé" et pour le "futur", soulignent la disparition du déroulement temporel linéaire.

Le livre entier³, dont le titre est déjà "signe", atteint ainsi un crescendo maximum vers la fin.

Mais ce livre est un livre qui a été écrit dans la perspective du catholicisme triomphant de la Contre Réforme et la visée d'Axular est au fond optimiste : il fait peur pour mieux rassurer. Le but ultime n'est pas la condamnation du destinataire mais bien son salut. Il y aura donc un retour vertigineux au chapitre 58 sur le présent et sur la possibilité du salut puisque le destinataire qui est, certes, au summum de l'angoisse, n'est mort que de peur...

Avant la sentence finale *Iaincoac hala nahi duela*, "Car tel est le désir de Dieu", le livre s'achève avec un syntagme verbal au futur (*helduco çarela*, "vous arriverez") qui renvoie lui aussi, tout comme précédemment l'évocation des peines de l'Enfer, au titre polysémique *Gvero* ("Après").

Mais nous sommes ici à la fin du livre, sa "linéarité" est importante ; c'est en effet par l'ouverture finale vers le futur que les peines de l'Enfer rejoignent l'espace virtuel qui est le leur. Un nouvel espace, porté par une métaphore filée qui nous mène de la mer "de l'existence" au port "du salut", est en cours d'émergence, celui du Paradis :

Eta halatan mundu hunetaco itsaso hunen, tormenta guztia iraganic, azquen finean salbamenduco portura, salboric helduco çarela. "et qu'ainsi, après avoir traversé toutes les tourmentes de la mer de ce monde, enfin, vous arriverez, sauf, au port du salut." (Axular 1643, 621)

Aurelia ARCOCHA-SCARCIA
UMR 5478 - BORDEAUX III

Bibliographie

AXULAR (Pedro Daguerre Azpilcueta de) :

(1643/1988) : *Gvero bi partetan partitua eta berecia...*, Bordelen, G. Milanges Erregueren Imprintçaillea baithan. Édition facsimilée, Académie de La Langue Basque-Euskaltzaindia 1988.

Bible de Jérusalem (La) :

(1973/1975), Desclée de Brower.

BRUNEL Pierre :

(1992) : *Mythocritique. Théorie et parcours*. P.U.F. écriture, Paris.

(1975) : *L'Évocation des Morts et La Descente aux Enfers. Homère-Virgile-Dante-Claudé*, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, Paris.

DELUMEAU Jean :

(1978) : *La Peur en Occident*, Fayard, Paris.

(1983) : *Le Pêché et la Peur. La culpabilisation en Occident, XIII-XVIII^e siècles*, Fayard, Paris

GÆLZER Henri :

(1966) : *Dictionnaire latin-français*, Garnier-Flammarion, Paris.

LE GOFF Jacques :

(1981) : *La naissance du Purgatoire*, Gallimard, Paris.

(1995) : *Enfer et Paradis. L'au-delà dans l'art et la littérature en Europe* [ouvrage collectif], in Les cahiers de Conques-n°1, Société des Lettres et Arts de l'Aveyron.

POHIER Jacques

(1996) : "La conception chrétienne du pêché", *Encyclopædia Universalis*, Paris.

Notes

- 1 A distinguer de l'Hadès, qui "ne se voit pas" et n'est pas situé sous terre.
- 2 "Porta Ouverture. Porte (de la ville). Au plur. *Portae*, passage, gorge, défilé(...)" (Gælzer 1996)
- 3 Tel qu'il se présente au lectorat et en dehors de toute hypothèse sur une éventuelle deuxième partie, mentionnée par l'auteur mais qui n'apparaît pas à première vue (cf. l'hypothèse de Jean Haritschelhar, dans ce même numéro de *Lapurdum*).